

C'est le maître prudent qui doit rompre le moule ;
Mais lorsque en flots brûlants l'airain s'échappe et
Quand sa puissance même a rejeté ses fers, [roule,
Il mugit et, semblable aux laves des enfers,
De sa captivité court punir ses rivages.
Tel le flot populaire étend ses longs ravages.
Ah ! malheur lorsqu'au sein des États menacés
Des germes factieux fermentent amassés,
Et que le peuple, un jour, las de sa longue enfance,
S'empare horriblement de sa propre défense !
Aux cordes de la cloche, alors, en rugissant,
Se suspend la révolte, ire et rouge de sang ;
L'airain qu'au Dieu de paix la pitié consacre,
Sonne un affreux signal de guerre et de massacre ;
Un cri de toutes parts s'élève : Egalité !
Liberté !... Chacun s'arme ou fuit épouvanté.
La ville se remplit, hurlant des chants infâmes,
Des troupes d'assassins la parcourent ; les femmes,
Avec les dents du tigre, insultent sans pitié
Le cœur de l'ennemi déjà mort à mortité,
Et du rire d'un monstre avec l'horreur se jouent.
De l'ordre social les liens se dénouent ;
Les gens de bien font place à la rébellion.
Certes, il est dangereux d'éveiller le lion,
La serre du vautour est sanglante et terrible ;
Mais l'homme, en son délire, est cent fois plus horrible.
Oh ! ne confions point, par un jour criminel,
Les célestes clartés à l'aveugle éternel !
Il s'en fait une torche, et, d'une main hardie,
Au lieu de la lumière, il répand l'incendie.

Dieu ne veut plus nous éprouver :
Voyez, du sol qui l'environne,
Lisse et brillante, la couronne
En étoile d'or s'élever !
Déjà le cinquantenaire
En mille reflets joue à l'œil ;
Déjà l'éclat symbolique
Du sculpteur satisfait l'orgueil.

Que le chœur de la danse à pas joyeux s'approche !
Venez tous, et donnons le baptême à la cloche ;
Trouvons-lui quelque nom propice et gracieux.
Qu'elle veille sur nous en s'approchant des cieux ;
Balance au-dessus de la verte campagne,
Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne
Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants ;
Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps ;
Que le temps, mesuré dans sa haute demeure,
De son aile, en fuyant, la touche heure par heure ;
Aux voluptés du crime apportant le remord,
Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour la
Et que tout ici-bas s'évanouit et passe [mort,
Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace.

Que les câbles nerveux, de son lit souterrain,
Arrachent lentement la cloche aux flancs d'airain.
Oh ! qu'elle monte en reine à la voûte immortelle !
Elle monte, elle plane, amis, et puisse-t-elle,
Dissipant dans nos cieux les nuages épais,
De son premier accent nous proclamer LA PAIX !
(Trad. de MM. E. et A. DESCHAMPS.)

Un dernier mot sur ce chant magnifique, la
plus belle, sans contredit, de toutes les bal-
lades.

On pourrait traduire en français les pensées
fortes, les images belles et touchantes qu'in-
spirent à Schiller les grandes époques de la
destinée humaine ; mais il est impossible
d'imiter noblement les strophes en petits vers,
et composées de mots dont le son bizarre et
précipité semble faire entendre les coups ré-
doublés et les pas rapides des ouvriers qui
dirigent la lave brûlante de l'airain. Peut-on
avoir l'idée d'un poème de ce genre par une
traduction en prose ? C'est lire la musique au
lieu de l'entendre ; encore est-il plus aisé
de se figurer, par l'imagination, l'effet des
instruments que l'on connaît, que les accords
et les contrastes d'un rythme et d'une
langue qu'on ignore. Tantôt la brièveté régu-
lière du mètre fait sentir l'activité des forge-
rons, l'énergie bornée, mais continue, qui
s'exerce dans les occupations matérielles ; et
tantôt, à côté de ce bruit dur et fort, l'on
entend les chants aériens de l'enthousiasme
ou de la mélancolie. L'originalité de ce poème
est perdue quand on le sépare de l'impression
que produisent une mesure de vers habilement
choisie, et des rimes qui se répondent comme
des échos intelligents de la pensée modifiée ;
et cependant ces effets pittoresques des sons
seraient très-hasards en français. Le trivial
nous menace sans cesse : nous n'avons pas,
comme presque tous les autres peuples, deux
langues, celle de la prose et celle des vers ; et
il en est des mots comme des personnes : là où
les rangs sont confondus, la familiarité est
dangereuse.

Il paraît que Schiller mit plusieurs années
à composer ce poème, et que ce ne fut qu'après
l'avoir tourné et retourné de cent façons, qu'il
y mit la dernière main, pendant un séjour à
Rudolstadt, en 1799, et lui donna sa forme
définitive. Selon sa coutume, il le publia d'a-
bord dans l'*Amanach des Muses* de 1800. Il a
pour épigraphe la fameuse inscription qui se
lit sur la grosse cloche du *Münster* de Schaff-
house :

Vivos voco ! Mortuos plango !... Fulgura frango !

HÉRO ET LÉANDRE.

Voyez ce vieux château que les rayons du
soleil éclairent sur les rives où les vagues de
l'Hellespont se précipitent en gémissant contre
le roc des Dardanelles ; entendez-vous le bruit
de ces vagues sur le rivage ? Elles séparent
l'Asie de l'Europe, mais elles n'épouvantent
pas l'amant.

Le dieu de l'amour a lancé un de ses traits
puissants dans le cœur de Héro et de Léandre.
Héro est belle et fraîche comme Hébé ; lui
parcourt les montagnes, entraîné par le plaisir
de la chasse. L'inimitié de leurs parents sépare
cet heureux couple et leur amour est en péril.
Mais sur la tour de Sesto, que les flots de
l'Hellespont frappent sans cesse avec impé-
tuosité, la jeune fille est assise dans la soli-
tude, et regarde les rives d'Abydos où demeure
son bien-aimé. Hélas ! nul pont ne réunit ces

rivages éloignés, nul bateau ne va de l'un à
l'autre ; mais l'Amour a su trouver son chemin,
il a su pénétrer dans les détours du labyrinthe ;
il donne l'habileté à celui qui est timide, il
asservit à son joug les animaux féroces, il
attelle à son char les taureaux fougueux. Le
Styx même avec ses neuf contours n'arrête
pas le dieu hardi ; il enlève une amante aux
sombres demeures de Pluton.

Il excite le courage de Léandre et le pousse
sur les flots avec un ardent désir. Quand le
rayon du jour pâlit, l'audacieux nageur se
jette dans les ondes du Pont, les fend d'un
bras nerveux et arrive sur la terre chérie, où
la lumière d'un flambeau lui sert de guide.

Dans les bras de celle qu'il aime, l'heureux
jeune homme se repose de sa lutte terrible ; il
reçoit la récompense divine que l'amour lui
réserve jusqu'à ce que l'aurore éveille les
deux amants dans leur rêve de volupté, et que
le jeune homme se rejette dans les ondes
froides de la mer.

Trente jours se passent ainsi ; trente jours
donnent à ces tendres amants les joies, les
douceurs d'une nuit nuptiale, les transports
ravissants que les dieux eux-mêmes envient.
Celui-là n'a pas connu le bonheur, s'il n'a pas
su dérober les fruits du ciel au bord effroyable
du fleuve des enfers.

Le soir et le matin se succèdent à l'horizon.
Les amants ne voient pas la chute des feuilles ;
ils ne remarquent pas le vent du nord qui an-
nonce l'approche de l'hiver ; ils se réjouissent
de voir les jours décroître, et remercient
Jupiter qui prolonge les nuits.

Déjà la durée des nuits était égale à celle
des jours. La jeune fille, assise dans son châ-
teau, regardait les chevaux du Soleil courir à
l'horizon ; la mer, silencieuse et calme, res-
semblait à un pur miroir, nul souffle ne ridait
sa surface de cristal ; des troupes de dauphins
jouent dans l'élément limpide, et l'escorte de
Thétis s'élève en longue ligne noire du sein de
la mer. Ces êtres marins connaissent seuls le
secret de Léandre, mais Hécate les empêche
à tout jamais de parler. La jeune fille con-
temple avec bonheur cette belle mer et lui dit
d'une voix caressante : « Doux élément, pour-
rais-tu tromper ? non, je traiterais d'imposteur
celui qui t'appellerait fausse et infidèle. Fausse
est la race des hommes, cruel est le cœur de
mon père ; mais toi, tu es douce et bienveil-
lante, tu t'écoules aux chagrins de l'amour.
J'étais condamnée à passer une vie triste et
solitaire dans ces murs isolés et à languir dans
un éternel ennui ; mais toi portes sur ton sein,
sans nacelle et sans pont, celui que j'aime, et
tu le conduis dans mes bras. Effrayante est ta
profondeur, terribles sont tes vagues ! mais
l'amour t'attendrit, le courage te subjugué.

« Le puissant dieu de l'amour t'a subjugué
aussi, lorsque la jeune et belle Hébé s'en re-
tourne avec son frère emportant la toison
d'or : ravie de ses charmes, tu la saisis sur
les vagues, tu l'entraînas au fond de la mer.

« Dans tes grottes de cristal, douée de l'im-
mortalité, déesse elle est unie à un dieu, elle
s'intéresse à l'amour persécuté, elle adoucit
tes mouvements impétueux et conduit les na-
vigateurs dans le port. Belle Hébé, douce
déesse, c'est toi que j'implore, ramène-moi
celui que j'aime, par sa route accoutumée.

Déjà la nuit enveloppe le ciel, la jeune fille
allume le flambeau qui doit servir de fanal sur
les vagues désertes à celui qu'elle attend. Mais
voilà que le vent s'élève et mugit, la mer
écume, la lueur des étoiles disparaît et l'orage
approche.

Les ténébres s'étendent à la surface loin-
taine du Pont, et des torrents de pluie tombent
du sein des nuages ; l'éclair brille, les vents
sont déchaînés, les vagues profondes s'en-
t'ouvrent, et la mer apparaît terrible et béante
comme la gueule de l'enfer.

« Malheur ! malheur à moi ! s'écrit la pauvre
fille : Jupiter, prends pitié de mon sort ; hélas !
qu'ai-je osé demander ? si les dieux m'écoutaient,
si mon amant allait se livrer aux orages de
cette mer infidèle !... Tous les oiseaux s'en-
fuient à la hâte, tous les navires qui connais-
sent la tempête se réfugient dans les baies.
Hélas ! sans doute l'audacieux entreprendra
ce qu'il a déjà souvent entrepris, car il est
poussé par un dieu puissant ; et il me l'a juré,
en me quittant, au nom de son amour, la mort
seule l'affranchira de ses serments. Hélas ! à
cette heure même il lutte contre la violence
de la tempête, et les vagues courroucées l'en-
traînent dans l'abîme.

« Vagues trompeuses, votre silence cachait
votre trahison. Vous étiez unies comme une
glace, calmes et sans trouble, et vous allez
l'entraîner dans vos profondeurs perfides. C'est
lorsqu'il est déjà au milieu de son trajet, lorsque
tout retour est impossible, que vous déchaînez
contre lui votre fureur.

« La tempête s'augmente : les vagues s'élèvent
comme des montagnes et se brisent en mugis-
sant contre les rochers, le navire aux flancs
de chêne n'échappe pas à leur fureur ; le vent
éteint le flambeau qui devait guider le nageur,
le péril est sur les eaux et le péril sur le
rivage.

La jeune fille invoque Aphrodite ; elle la
prie d'apaiser l'orage, et promet d'offrir de
riches sacrifices, d'immoler un taureau avec
des cornes dorées ; elle conjure toutes les
déeses de l'abîme et tous les dieux du ciel de
calmer la mer emportée.

« Ecoute ma voix, sors de ta verte retraite,

bienveillante Leucothée, toi qui souvent, à
l'heure du péril sur les vagues tumultueuses,
es apparue aux navigateurs pour les sauver !
donne à celui que j'aime ton voile sacré, ton
voile d'un tissu mystérieux, qui l'emportera
sain et sauf hors du précipice des flots. »

Les vents furieux s'apaisent, les chevaux
d'Eos montent à l'horizon, la mer reprend sa
sérénité, l'air est doux, l'onde est riante : elle
tombe mollement sur les rocs du rivage et y
apporte, comme en se jouant, un cadavre.

Oui, c'est lui qui est mort et qui n'a pas
manqué à son serment. La jeune fille le re-
connait : elle n'exhale pas une plainte, elle ne
verse pas une larme ; elle reste froide et im-
mobile dans son désespoir, puis élève les yeux
vers le ciel, et une noble rougeur colore son
pâle visage.

« Ah ! c'est vous, terribles divinités : vous
exercez cruellement vos droits, vous êtes
inflexibles, le cours de ma vie est achevé bien
promptement. Mais j'ai connu le bonheur et
mon destin fut doux ; je me suis consacrée à
ton temple comme une de tes prêtresses, je
t'offrais gaîement, par ma mort, un nouveau sa-
crifice, Vénus, grande reine. »

Et du haut de la tour elle se précipite dans
les flots. Le dieu des mers s'empare du corps
de la jeune fille, et, content de sa proie, il
continue joyeusement à répandre les ondes de
son urne inépuisable.

L'ANNEAU DE POLYCRATE.

Debout sur la terrasse de sa maison, il pro-
menait ses regards satisfaits sur sa ville de
Samos. « Tout ce que tu vois est soumis à
mon pouvoir, disait-il au roi d'Egypte : avoue
que je suis heureux.

« Tu as éprouvé la faveur des dieux ; elle
a assujéti à la puissance de ton sceptre ceux
qui naguère étaient tes égaux : mais il en est
un encore qui peut les venger ; je ne puis te
proclamer heureux aussi longtemps que veille
l'œil de ton ennemi. »

A peine le roi avait-il parlé, qu'on voit venir
un messager envoyé de Milet : « Fais flotter,
ô seigneur, la fumée des sacrifices, et cou-
ronne d'une riante branche de laurier ta che-
velure divine.

« Ton ennemi est tombé frappé d'un trait
mortel ; ton fidèle général Polydor m'a dé-
pêché vers toi avec cette joyeuse nouvelle. » Et
en parlant ainsi, il tire d'un vase noir et pré-
sente aux regards stupéfaits des deux souve-
rains une tête bien connue et encore sanglante.

Le roi, effrayé, fait un pas en arrière :
« Garde-toi, dit-il, de te fier au bonheur. Pense
à la mer inconstante, à l'orage qui peut s'éle-
ver et anéantir la fortune incertaine de ta
flotte. »

Avant qu'il eût achevé de parler, il est
interrompu par les cris de joie qui retentissent
sur la rade. Une forêt de navires apparaît
dans le port, ils reviennent remplis de trésors
étrangers.

L'hôte royal s'étonne : « Ton bonheur est
grand aujourd'hui ; mais redoute son inconstance.
Les troupes crétoises te menacent d'un
péril imminent : elles sont déjà près de la
côte. »

Avant qu'il ait achevé de parler, on voit des
navires dispersés et des milliers de voix s'é-
crient : « Victoire ! Nous sommes délivrés de
nos ennemis. L'orage a détruit la flotte cré-
toise et la guerre est finie. »

Alors l'hôte royal dit avec terreur : « En
vérité, je dois te proclamer heureux, mais je
tremble pour toi : la jalousie des dieux m'é-
pouvante. Nul mortel en ce monde n'a connu
la joie sans mélange.

« La fortune aussi m'a souri, la faveur du
ciel m'a soutenu dans mes entreprises ; mais
j'avais un héritier chéri : les dieux me l'enle-
veront. Je le vis mourir, et je payai ainsi ma
dette à la fortune.

« Si tu veux éviter quelque catastrophe, in-
voque les génies invisibles, pour qu'ils mêlent
la souffrance à ton bonheur. Je n'ai vu encore
aucun mortel arriver joyeusement au terme
de sa vie quand les dieux l'avaient comblé de
leurs dons.

« Et si les dieux n'exaucent pas ta prière,
écoute le conseil d'un ami. Appelle toi-même
la souffrance, choisis parmi tous les trésors
celui auquel ton cœur attache le plus grand
prix, et jette-le dans la mer. »

Polycrate, ému par la crainte, répond :
« Dans toute cette lie, rien ne m'est plus pré-
cieux que cet anneau : je veux le consacrer
aux Euménides pour qu'elles me pardonnent
ma fortune ; » et il jette l'anneau dans les
ondes.

Le lendemain matin un pêcheur au visage
joyeux se présente devant le prince : « Sei-
gneur, dit-il, j'ai pris un poisson tel que je
n'en avais jamais vu de semblable dans mes
filets, et je viens te l'offrir. »

Lorsque le cuisinier ouvrit le poisson, il
accourut tout étonné auprès du prince et lui
dit : « Vois, seigneur, l'anneau que tu portais,
je viens de le trouver dans les entrailles de
ce poisson. Oh ! ton bonheur est sans bornes. »

Le roi d'Egypte, se détournant alors avec
horreur, s'écrit : « Je ne puis rester ici plus
longtemps, et tu ne peux plus être mon ami.
Les dieux veulent ta perte, je m'éloigne à la
hâte, pour ne pas périr avec toi. » Il dit, et à
l'instant même il s'embarqua.

Le grand poète allemand n'a pas jugé à
propos de rappeler le dénoûment, qui est his-
torique. « Mais le temps s'approchait où ces
prosperités se devaient changer tout à coup
en des adversités affreuses. Le grand roi de
Perse, Darius, fils d'Hystaspes, entreprit la
guerre contre les Grecs : il subjuguait bientôt
toutes les colonies de la côte d'Asie et des îles
voisines qui sont dans la mer Egée. Samos fut
prise ; Polycrate fut vaincu ; Oronte, qui com-
mandait pour le grand roi, ayant fait dresser
une haute croix, y fit attacher le tyran. »
FÉNÉLON.

LES GRUES D'IBYCUS.

Les peuples de la Grèce vont se réunir
sur la terre de Corinthe pour le combat des
chars et le combat du chant. Ibycus, l'ami des
dieux, vient de se mettre en route. Apollon lui
a donné l'harmonie des vers ; il part de Rhé-
gium avec un bâton de voyage, sentant déjà
vibrer dans le cœur la voix qui l'inspire.

Déjà ses regards contemplent l'Acrocorin-
the sur la montagne, et il s'avance avec joie
à travers les mystérieuses forêts de Poséidon.
Nul être humain n'apparaît ; il ne voit que des
grues qui s'en vont chercher la chaleur des
contrées méridionales et l'accompagnent sur
son chemin.

« Salut à vous, dit-il, oiseaux chéris qui
avez traversé la mer en même temps que moi ;
ma destinée ressemble à la vôtre : nous ve-
nons de loin, et nous allons chercher une re-
traite hospitalière. Soyons fidèles à l'hôte qui
préserve de l'injure l'étranger. »

Puis il continue sa marche. Il arrive au mi-
lieu de la forêt ; tout à coup des meurtriers
s'avancent et l'arrêtent. Il veut combattre ;
mais bientôt sa main retombe fatiguée, car
elle est plus habituée à tendre la corde légère
de la lyre que celle de l'arc vigoureux.

Il appelle à son secours les hommes et les
dieux : ses cris sont inutiles. Aussi loin que sa
voix peut s'étendre, il n'existe pas un être hu-
main. « Hélas ! s'écrit-il, il faut donc que je
meure ici de la main de deux misérables, sur
le sol étranger où personne ne me pleurera,
où personne ne viendra me venger. »

A ces mots, il tombe couvert de blessures.
Au même moment, les grues passent ; il en-
tend leurs cris aigus et ne peut plus les voir ;
mais il leur dit : « Si nul autre voix ne s'élève
pour venger ma mort, la vôtre, du moins,
accusera mes meurtriers. » Il dit, et meurt.

On retrouve un cadavre dans la forêt ; et
quoiqu'il fût défiguré, l'hôte qui attendait Iby-
cus à Corinthe reconnut ses traits chéris.
« Est-ce donc ainsi, dit-il, que je devais te re-
trouver, moi qui espérais te voir porter glo-
rieusement la couronne de laurier ? »

Tous les étrangers réunis à la fête de Po-
séidon déplorent la perte d'Ibycus ; la Grèce
entière en est émue, et le peuple se rassemble
au Prytanée, demandant avec colère à ven-
ger la mort du poète, à satisfaire ses mânes
par le sang des meurtriers.

Mais comment reconnaître les traces du
crime au milieu de cette foule attirée par l'éclat
de la fête ? Ibycus a-t-il été frappé par des
voleurs ? est-il victime d'un lâche attentat ?
Hélios seul peut le dire, Hélios, qui connaît le
secret des choses.

Peut-être, tandis que la vengeance le cher-
che, peut-être le meurtrier s'en va-t-il d'un
pas hardi à travers l'assemblée des Grecs,
jouissant des fruits de son crime. Peut-être
insulte-t-il aux dieux jusque sur le seuil de
leur temple ; peut-être se mêle-t-il à la foule
qui se dirige maintenant vers le théâtre.

Les bancs sont serrés les uns contre les
autres ; les colonnes de l'édifice chancelent
presque sous ce lourd fardeau. Les peuples de
la Grèce accourent, et la vague rumeur de
cette foule ressemble au mugissement de la
mer. Tout le monde se presse dans le vaste
circuit et sur les gradins de l'amphithéâtre
qui s'élève audacieusement dans les airs.

Qui pourrait compter tous ces peuples ? Qui
pourrait dire les noms de tous ceux qui ont
trouvé ici l'hospitalité ? Il en est venu de la
ville de Thèbes, des bords de l'Aniade, de
la Phocide, de Sparte, des côtes éloignées de
l'Asie et des îles, et tous ces spectateurs
écoutent la mélodie lugubre du chœur, qui,
selon l'antique usage, sort du fond du théâtre
avec une contenance grave et sévère, s'a-
vançant à pas mesurés et fait le tour de la scène.
Aucune femme de ce monde ne ressemble à
celles de ce chœur ; jamais la maison d'un
mortel ne montra une figure pareille ; leur
taille est comme celle des géants.

Un manteau noir tombe sur leurs flancs,
et dans leurs mains décharnées, elles portent
des flambeaux qui jettent une lueur sombre ;
au lieu de cheveux, on voit se balancer sur
leurs têtes des serpents et des couleuvres en-
flés par le venin.

Ce chœur épouvantable s'avance et entonne
l'hymne fatal qui pénètre dans l'âme et en-
lace dans ses propres liens la pensée du cou-
pable. Les paroles de ce chant lamentable re-
tentissent et agitent ceux qui les écoutent,
et nulle lyre ne les accompagne.

« Heureux, disent-elles, heureux celui qui
n'a point senti le crime détruire la naïve in-
nocence de son âme ! celui-là, nous ne le pour-
suivrons pas ; il peut continuer sa route. Mais
malheur, malheur à celui qui a commis le
meurtre ! nous nous attacherons à ses pas,
nous, filles terribles de la Nuit ! Qu'il ne
croie pas nous échapper ! nous avons des